



ALEXIS HAULLOT

Les jeunes du service d'accrochage scolaire de Bruxelles ont montré leurs créations mercredi au Délégué général aux droits de l'enfant.

Droits de l'enfant

“Que du bonheur !”, première étape

Tournée. Le Délégué général aux droits de l'enfant, Bernard De Vos, a entamé mercredi une tournée avec le bus des Droits de l'enfant qui va le conduire, partout dans la Fédération Wallonie-Bruxelles, à la rencontre d'enfants, de jeunes, de familles aux parcours parfois compliqués que “des professionnels formidables et inspirés auront accompagnés un bout de chemin”.

Faire du bruit. Cette opération va s'étendre sur plusieurs mois. Elle veut sortir de l'ombre des structures dont les travailleurs concentrent leur action sur l'humain, dans l'anonymat le plus total, sans que les résultats qu'ils obtiennent au quotidien soient jamais vraiment mis en valeur. Bernard De Vos a décidé de faire du bruit autour d'eux, lors d'une campagne baptisée “Que du bonheur !”, en partenariat avec “La Libre”. **An.H.**

La réussite scolaire devient accessoire pour les jeunes cabossés par la vie

■ Parenthèse prend en charge 14 ados largués par l'école. Avec un grand besoin de s'exprimer.

Reportage **Annick Hovine**

L'école? Les examens? Abdel, 16 ans, hausse une épaule. Cette année, il a fait une pause, comme 13 autres jeunes, au Service d'accrochage scolaire (SAS) de Bruxelles, opportunément baptisé Parenthèse. “Ici, on ne s'occupe plus d'école, mais d'autre chose. C'est un temps suspendu, décrit Maurice Cornil, directeur depuis 7 ans. On fait le pari de prendre le contre-pied de l'école. On ne leur fait pas la leçon aux jeunes, mais on leur propose des ateliers qui leur permettent de s'exprimer. Ce n'est pas un lieu certifiant, où il est question de réussite ou d'échec, mais on y fait un chemin.”

Des heures de parole

Une alternative encadrée pour ces ados en délicatesse avec l'école. Les difficultés dans le milieu de vie expliquent le largage scolaire. “On devient de plus en plus un lieu refuge.” Pour cette jeune fille avec un bébé de 2 ans par exemple. Ou cet ado de 15 ans qui résiste à tous les placements et vit en squat depuis deux ans. L'équipe du SAS s'est cotisée pour lui offrir un sac de couchage. “Ils ont des besoins primaires qui ne sont pas rencontrés. Certains arrivent le matin sans avoir mangé. Alors, la réussite scolaire... Je tra-

vaille dans le secteur depuis 20 ans : la question est devenue accessoire en regard de leurs problèmes de vie”, témoigne le responsable de Parenthèse.

Ces jeunes en âge d'obligation scolaire viennent au SAS pendant les horaires de classe, de 8h30 à 15h30. Ça, c'est la règle. Forcément contournée. Mais quand on arrive en retard, on s'explique. “J'ai eu un arrêt de cœur”, “J'étais mal et j'ai dormi deux jours entiers”, “Rêve beaucoup trop passionnant”... Les rapports de retard sont affichés dans la cage d'escaliers de cette ancienne maison bruxelloise de la rue Haute, dans le cœur populaire de Bruxelles. “Ils ont un énorme besoin de s'exprimer. Après les attentats, on ne fait pas une minute de silence, mais des heures de parole.”

Les grands “en ont soupé”...

Les activités éducatives sont cadrées: on doit marquer sa présence chaque matin, déposer son GSM dans une boîte pendant les ateliers... La question du vivre ensemble fait partie des apprentissages. Avant de raccrocher à l'école?

“C'est notre mission et aussi ce à quoi ils aspirent. L'école, c'est une forme de normalité sociale qui est compromise par leur milieu de vie. On fait tout pour que leurs valises soient moins lourdes”, précise Maurice Cornil.

Les plus grands, ceux qui en ont “soupé de l'école”, ne retournent pas sur les bancs mais s'orientent vers une formation pour adultes. C'est le cas de Donna, 17 ans, qui a juste son CEB de fin de primaire. Elle fréquente le SAS depuis octo-

bre. “On va dire que c'est arrivé au bon moment.” Mais l'école, c'est fini: elle veut suivre une formation en informatique.

La moitié des ados, surtout les plus jeunes, se sont réinscrits à l'école pour la rentrée de septembre, dans un contrat d'apprentissage ou dans un Centre d'éducation et de formation en alternance (Cefa).

“Ça m'a dégoûté”

Abdel rentrera en 3^e secondaire. “Si je suis venu ici, c'est pour tourner la page. J'avais pas des bonnes fréquentations. Je ne traîne plus avec eux.” Mais l'école, “c'est injuste”, dit-il. “Quand quelqu'un fait une couille, c'est toute la classe qui est sanctionnée.” Abdel n'a pas lâché prise d'un coup. “J'allais à un seul cours, en français, chez le seul prof qui me donnait la joie de travailler. Il ne criait pas – moi, ça me casse la tête. Il était gentil, il donnait envie d'apprendre. Mais au final, j'ai quand même quitté l'école.”

Cherokee, 18 ans, le dit tout net : l'école ne lui convient pas. “C'est un système merdique plus basé sur la réussite que sur l'apprentissage. On fait 80% du temps des interrogations pour te conforter dans l'idée que tu es supérieur à l'autre. Ça m'a dégoûté. J'apprends très bien tout seul.”

La conversation roule. Un autre témoigne : “Dans mon école, la plupart des profs disent : je suis payé, je m'en fous. Mais ils doivent avoir des motivations pour avoir envie de travailler. Et ils doivent avoir la passion.” Pour réenchanter l'école. En attendant, il y a 150 jeunes sur la liste d'attente de Parenthèse.



ALEXIS HAULLOT

LE BUS DES DROITS DE L'ENFANT

Il va sillonner la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la campagne “Que du bonheur!” du Délégué général aux droits de l'enfant.